

H
a
t
l
a
p
a

Sarah Lampaert

Habiter

la page

Sarah Lampaert

Introduction

p.6-9

Couloirs dorés

p.29-36

Le livre et son hospitalité

p.57-80

Lire et regarder

p.97-108

Les p'tits livres

p.13-28

Les lieux que l'on habite

p.37-56

Choisir le bon appartement

p.81-96

Conclusion, bibliographie et colophon

p.109-123

« Il y a, en architecture, de grands plans calmes qui sont comme des marges. Il y a, dans un livre, des symétries et des alternances qui sont celles d'une bâtisse¹ ». C'est par cette phrase que l'historien de l'art Henri Focillon conclut la préface de l'ouvrage *Le Livre, son architecture, sa technique* de Marius Audun. Les édifices et les livres ont des similitudes évidentes dans leur conception : on structure des espaces de vie pour l'habitant et on structure les espaces de lecture pour le lecteur.

Gérard Genette, théoricien de littérature, a nommé *paratexte* les éléments textuels et matériels qui « rendent présent [le texte], pour assurer sa présence au monde, [...] sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre² ».

Depuis mon point de vue de designer graphique, je m'interroge sur les possibilités qu'a cette structure, ce *paratexte*, pour guider la lecture et nous placer dans une atmosphère particulière.

Le livre est comme un foyer que l'on investit, où l'on vit des expériences, où l'on partage. De la même manière que l'architecte construit un espace qui va être habité, comment construire la page de manière à ce qu'elle soit confortable pour le lecteur ?

Avec cet écrit, j'ai souhaité explorer cette question par des récits d'expériences de lecture, de visites architecturales ou encore par des analyses paratextuelles.

¹ Marius Audun, *Le Livre, son architecture, sa technique*, Paris, éditions G. Crès et cie, 1924

² Gérard Genette, *Seuils* (1987), Paris, éditions du Seuil, 2014

«J'écris 😬

j'habite ma
feuille de papier,

je l'investis,

je la parcours.³ »

³ Georges Pérec, *Espèces d'Espaces*,
éditions Galilée, 1974

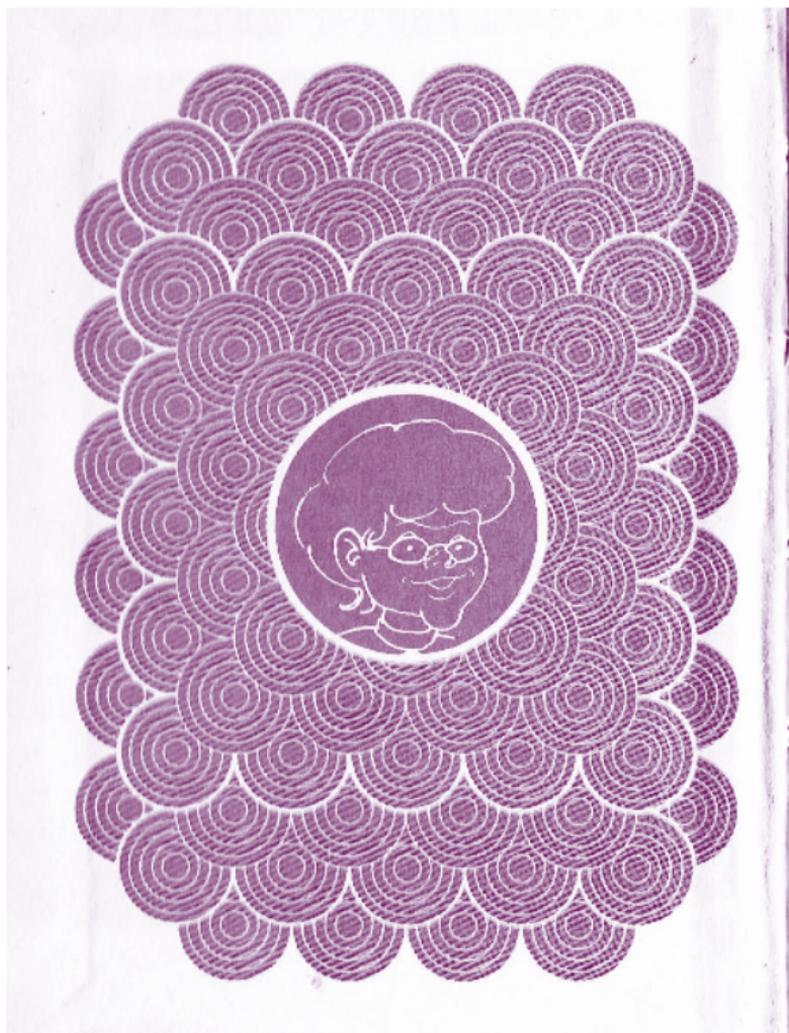
Les
p'tits
livres

e
l
e

Je me souviens des premiers livres avec lesquels j'ai appris à lire. C'est une collection d'une vingtaine de petites éditions que mon père a achetée dans une brocante. Toutes sont des rééditions d'histoires célèbres destinées aux enfants, telles que Le Livre de la jungle, Hansel et Gretel ou encore Le Magicien d'Oz.

**LA PETITE
FILLE AUX
ALLUMETTES**

Ces petits ouvrages sont des versions plus courtes que l'histoire d'origine, ils ne dépassent pas une trentaine de pages. Ils mesurent environ huit centimètres sur dix, un format adapté aux petites mains des enfants tout juste capables de lire. Les pages de garde sont ornées de motifs graphiques qui reprennent le visage des personnages principaux, ce qui nous plonge d'emblée dans l'histoire. Chaque page présente une illustration avec une à deux phrases situées dans un rectangle blanc au bas de l'image.





Le rapport entre les deux est très clair, ce qui m'aidait parfois à trouver les mots que je n'arrivais pas encore à lire mais dont je reconnaissais l'apparence. Les couleurs utilisées sont très vives, même saturées, semblables à celles utilisées sur les jouets pour enfants, ce qui donnait une atmosphère faussement joyeuse aux histoires un peu tristes.



Mais la flamme s'éteint et le rêve
de la fillette s'évanouit.



La fillette prit une autre allumette
et ritch! Elle brilla dans la nuit!

Ces ouvrages ont alimenté le rituel de la lecture du soir jusqu'à ce que je sois capable de lire seule les versions originales de ces histoires. Cette collection m'a marquée car elle occupait une place de choix dans ma chambre d'enfant et aujourd'hui dans ma mémoire d'adulte. En la regardant à nouveau, après cinq années d'études de design éditorial, je me rends compte que ces *p'tits livres*, comme nous les appelions, m'ont donné un bon aperçu de ce qu'est le livre, ont participé à ma familiarisation avec cet objet et à mon apprentissage de la lecture.

Ces livres étaient, à l'image d'une chambre d'enfant, un espace sécurisé, coloré et rassurant dans lequel je revenais régulièrement et dont les mots m'étaient de plus en plus familiers. Ils représentaient un laps de temps dans lequel on s'évadait, dans lequel on redécouvrait les détails d'une histoire même si on la connaissait déjà par cœur. Ils étaient devenus comme une pièce à part entière, un espace invisible qui a su favoriser des moments de partage et d'apprentissage.

Couloirs
dorés

o l

r

3
3
e



J'ai grandi non loin de l'une des unités d'habitation créées par Le Corbusier, à Briey. Récemment, j'ai voulu retourner voir ce bâtiment auquel j'étais si habituée que j'ai fini par ne plus y prêter attention. Cachée au milieu de la forêt se trouve la *cité radieuse*. Je ne sais pas si *radieuse* est le terme que je choisirais pour définir cet immense bloc de béton qui se dessine devant moi. L'atmosphère est morne et glaciale malgré le temps ensoleillé. Il n'y a jamais beaucoup de monde dans ce quartier, c'est à se demander si l'édifice est encore habité. J'entends le vent qui court entre les pilotis du bâtiment et qui vient me glacer les joues.

C'est assez étourdissant de se trouver au pied de la cité, je préfère soit la regarder de loin soit avancer assez pour ne plus en percevoir le sommet. C'est en étant près des pilotis que je commence à apprécier la complexité de sa construction. Le Corbusier a souhaité la bâtir « sur pilotis de manière à ce qu'on puisse avoir une continuité spatiale qui permet de passer d'un quartier à l'autre

sans la contourner¹ », et donc permettre une circulation plus fluide. Les rayons du soleil de fin d'après-midi viennent mettre en relief les aspérités du béton et dessiner des lignes au sol. Je traverse alors l'un de ces couloirs dorés pour aller observer ce qui se passe de l'autre côté.

Assez semblable à la première, la façade de derrière se trouve plus proche encore de la forêt et offre moins de recul pour observer le bâtiment. Cet angle de vue permet de voir les différentes couleurs qui recouvrent l'intérieur des balcons. La couleur était très importante dans le travail du Corbusier, « il ne la voyait pas comme un élément de décoration mais plutôt comme un élément qui structure l'espace, qui révèle à la fois le plan et la coupe² » Je retransverse l'un des interstices entre les pilotis pour entrer dans le bâtiment. « Architecturer, c'est mettre en ordre, des fonctions et des objets. Occuper l'espace avec des édifices et avec des routes. Créer des vases pour abriter des hommes et créer des communications utiles pour s'y rendre.³ » En faisant ces observations



sur la construction de cet édifice, je ne peux m'empêcher de penser à ma pratique de l'édition. La manière dont Le Corbusier a pensé la circulation, les formes, les matériaux ou encore les couleurs me rappelle les questionnements que je peux avoir lors des différents choix éditoriaux concernant le format, le papier, les couleurs et la mise en page. Ce gros bloc de béton froid auquel on a tout de même ajouté un peu de couleur permet une circulation plus simple grâce aux pilotis qui lui apportent un peu de légèreté.

L'entrée me fait penser à celle d'un hôpital. La transformation de l'entrée avec des portes automatiques et des murs repeints d'un blanc froid contribue à cette atmosphère. Je tourne à droite pour trouver les ascenseurs, il y en a deux à ma droite et un plus petit à ma gauche. Je me rends au premier étage, à la première *rue*. De la même manière que nous appelons les espaces entre les colonnes d'une *page gouttières*, « dans les cités radieuses, les couloirs sont nommés 'rues'⁴ ». En effet, Le Corbusier considérait l'ensemble de la cité comme une ville composée de ses

maisons. Le couloir est très sombre, l'éclairage produit par les abat-jour (même s'ils sont dessinés par Jean Prouvé) rend l'atmosphère très austère. Les visiteurs assimilent souvent les rues de la cité à des couloirs de prisons. Une page où les éléments sont trop peu aérés les uns des autres me produit le même effet.

C'est un blanc éclatant de lumière qui émane de l'embrasement de la porte, en total contraste avec le couloir. Les grandes fenêtres éclairent la petite pièce dans laquelle j'entre, qui contient la cuisine et le séjour. À l'époque, ce fut l'une des premières cuisines ouvertes à *l'américaine* que l'on introduisait dans les foyers français dans le but « d'éviter une rupture sociale entre les membres de la famille⁵ ». Le feuillage d'automne de la forêt envahit la vue par les fenêtres et donne l'impression d'une grande photographie exposée au mur. Je monte à l'étage pour voir le reste de l'appartement. J'arrive dans un petit couloir duquel j'aperçois trois chambres et une salle de bain. Les deux chambres dites pour les enfants sont pourvues d'un panneau coulissant destiné

à moduler l'espace. On adapte les chambres aux différents moments de la journée et à leur besoin. L'agencement de ces trois pièces permet une intimité pour chaque occupant tout en gardant un esprit de partage par leur promiscuité.

On circule assez facilement à l'intérieur des appartements même s'ils ne sont pas très larges. Le Corbusier, en élaborant cette « construction verticale ⁶ », a imaginé toute la conception autour des rues et de duplex qui s'imbriquent pour maximiser l'espace et favoriser la distribution de la lumière. Les appartements « pensés pour 4 habitants, mesurent 98m² »⁷, dont chaque centimètre est exploité. Une fois meublés, les logements paraissent étroits mais les grandes baies vitrées agrandissent et aèrent l'espace. L'unité de mesure du Modulor, que l'architecte décrit comme mesure harmonique à l'échelle humaine, accentue l'étroitesse du lieu par des plafonds plutôt bas.

Le Corbusier, en désignant ces cités comme *unités d'habitation*, entendait le terme *unité* pas uniquement dans le sens d'une addition mais aussi en termes d'organisation,

« l'intégration des logis dans un tout ⁸ ». Comme des ouvrages qui forment une collection, on pense à des moyens qui vont unifier différentes entités ayant leurs propres spécificités. *Ce tout*, on le ressent en se promenant dans les différentes *rues*, en croisant les habitants qui nous saluent sans nous connaître et en entendant les enfants jouer dans les couloirs. Enfin arrivée à la sixième et dernière *rue*, je m'approche d'une baie vitrée dont la vue surplombe toute la forêt.

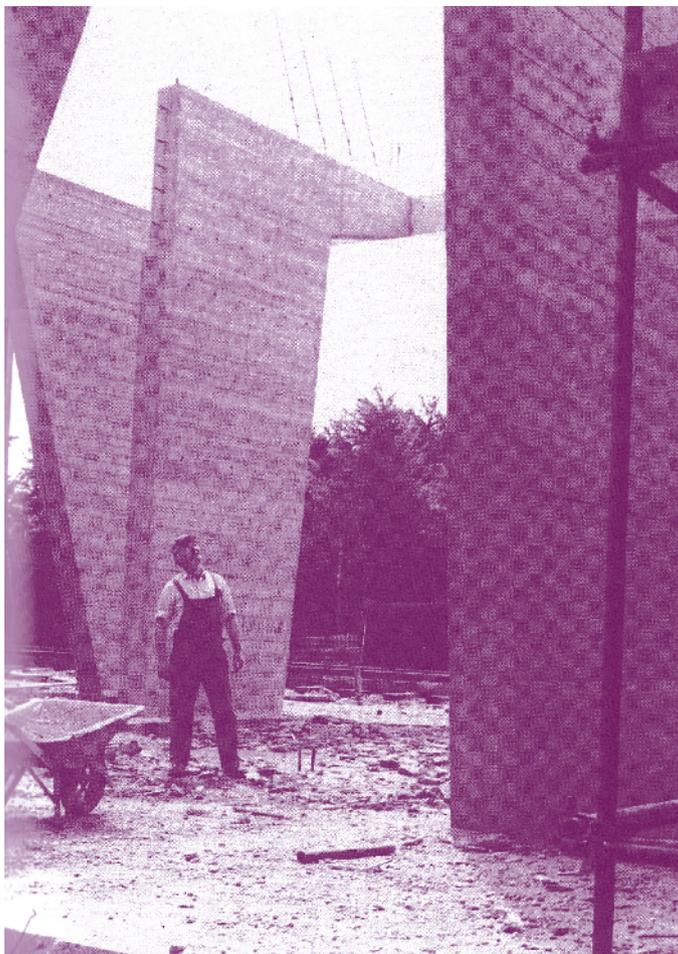
^{1,2,5,6,8} Podcast Où est le beau ?,

Qui était le Corbusier ? avec l'architecte Jacques Sbriglio, d'Hélène Aguilar, 2019

³ Jean-Louis Antoine, *La cité radieuse de Briey, Beaubourg de l'architecture*, L'Est Républicain, 13 octobre 1991

⁴ <https://citeradieuse-marseille.com/>

^{7,8} Joseph Abram, *Le Corbusier à Briey - Histoire mouvementée d'une Unité d'habitation*, Jean-Michel Place éditions, 2006



Joseph Abram, *Le Corbusier à Briey - Histoire mouvementée d'une Unité d'habitation*, Jean-Michel Place éditions, 2006



Les
lieux
que l'on
habite

Nous avons tous un endroit où nous nous sentons chez nous. Pour certains, cet endroit n'est pas celui dans lequel on loge, il peut être dans un autre pays, là où l'on travaille, dans un parc, dans une rue, chez un proche ou encore là où l'on a grandi. Dans le cas où nous considérons ce lieu comme étant aussi notre domicile, qu'est-ce qui fait qu'on s'y sent chez soi ? Comment faire lieu ?

« C'est un espace dans lequel il faut rayonner, qu'il faut rendre beau et heureux et aussi le partager avec les autres.¹ »

¹ Le Pourquoi du Comment, Comment habiter l'espace ?, Frédéric Worms, France Culture, 26 novembre 2021

Quel que soit le lieu où l'on choisit de vivre, ce sont les éléments qui le constitueront et la manière dont nous les disposerons qui fabriquent le chez soi. « Ce qui fait maison pour moi, ce n'est pas tant les murs, l'emplacement, le lieu, mais plutôt ce qui est à l'intérieur et que j'ai pu transporter de mon ancienne maison à ma nouvelle maison. Par exemple, tel livre, tel vêtement, telle photo, qui va recréer une ambiance,

² Objets inattendus de la Philosophie, La maison, comment se fabriquer un monde ?, Géraldine Mosna-Savoie, France Culture, 26 novembre 2021

mon monde, mon univers [...]. Ce qu'on habite c'est surtout cet ensemble d'objets et de personnes, plutôt que l'espace lui-même.² » On réunit alors des objets de provenances diverses pour créer un tout, « un objet a une présence dans l'espace qui contribue

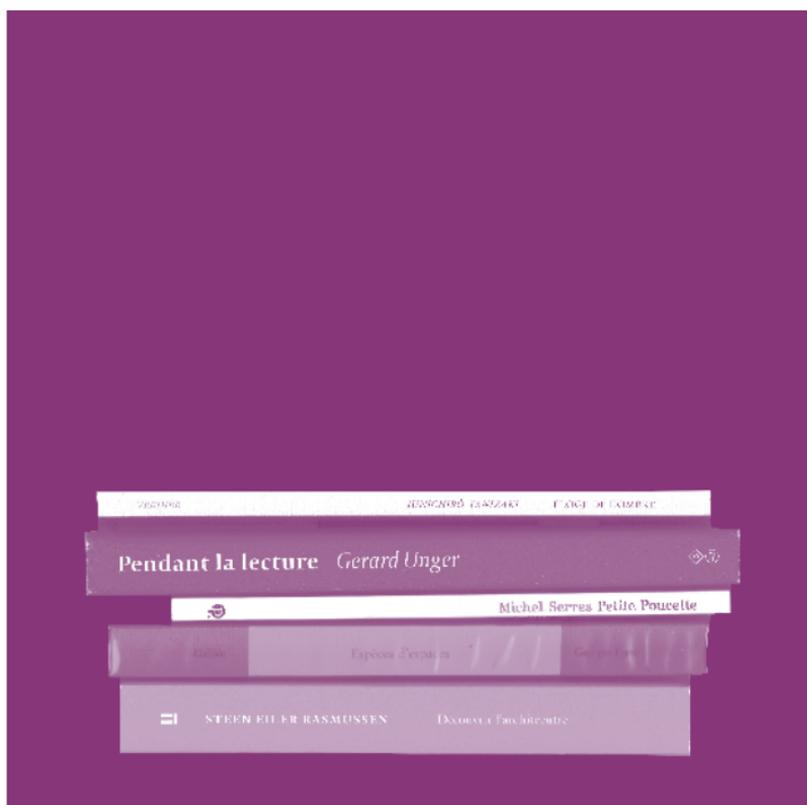
³ Jasper Morrison,
Un certain sens
de l'espace, cartel
de l'exposition Home
Stories au musée
du design de Gand,
juillet 2021

à son atmosphère³ ». Comme pour la composition d'un plat, on réunit des ingrédients et une alchimie se crée entre eux pour élaborer une saveur. Ainsi, les objets deviennent des marqueurs identitaires du lieu et à plusieurs forment un tout. Nous les plaçons dans une pièce ou une autre de manière logique, (la table à manger n'ira pas dans la chambre et le lit n'ira pas dans le salon), mais cette logique nous reste propre et découle essentiellement des différents espaces dont nous disposons. Cette alchimie « peut exister indépendamment des styles que l'on choisit⁴ ».

⁴ Ibid

La bibliothèque fonctionne sur un principe similaire, son identité se construit par les ouvrages qu'elle possède, mais aussi par la manière dont ils sont classés. Dans ma bibliothèque, j'ai classé les différentes typologies de livres : les livres de poche, les livres de photographie, ceux qui traitent de design graphique, de voyages, de cuisine et les catalogues d'expositions. Cette organisation, plutôt classique, me pose problème étant donné que certaines catégories auraient besoin de bien plus qu'une étagère, alors je multiplie les rangées et je pose à l'horizontale certains ouvrages sur d'autres en mettant toujours en avant ceux que je préfère. Certains livres que je n'arrive pas à classer se baladent régulièrement entre les différentes étagères. *Soignez vos plantes d'intérieur* est

aujourd'hui près de mes livres de photos, demain il sera peut être dans les livres de cuisine. Une annexe de ma bibliothèque se trouve parfois sur mon bureau, sous la forme d'une pile un peu bancale. *Pendant la lecture* de Gerard Unger et *Espèces d'espaces* de Georges Pérec y résident depuis un moment.



Nos effets personnels nous suivent et s'adaptent en fonction des différents espaces que l'on habite. Certains changent de fonction, se modulent (une étagère qui contenait des livres contient ensuite la vaisselle de la cuisine).

⁵ Objets inattendus de la Philosophie, La maison, comment se fabriquer un monde ?, Géraldine Mosna-Savoie, France Culture

Ils deviennent alors plus que des objets et de la décoration, ce sont des repères, des sujets ou encore « un prolongement de nous-mêmes ⁵ ».

On pourrait se poser la même question dans l'espace du livre. Qu'est-ce qui fait que cet ouvrage, que des milliers de personnes possèdent, devient le nôtre ? Je n'aime pas vraiment écrire dans un livre, car c'est pour moi intervenir sur le travail de quelqu'un, que ce soit celui de l'auteur ou de l'éditeur. Il m'arrive cependant de corner le coin de la page ou encore d'utiliser un morceau de papier déchiré en guise de marque-page. Lorsque j'ai besoin d'accentuer un passage bien précis je préfère faire un trait discret au crayon de papier dans les marges, là où certains n'hésiteraient pas à utiliser un surligneur.

Les notes manuscrites, que l'on appelle aussi *marginalia*, sont elles-mêmes un moyen de s'approprier un espace précis : les marges. Ces zones vides, qui permettent en premier lieu d'aérer le texte, laissent une place au lecteur qui peut alors commenter sa lecture de manière personnelle ou pour autrui. On trouve dans l'histoire du manuscrit et du livre bien des formes

⁶ De l'annotation
aux marginalia,
www.univ-montp3.fr

pour investir les marges,
« encadrer un texte,
l'explicitier, le mettre en
perspective ⁶ ». Transformer

un exemplaire peut perturber ou enrichir
la lecture des autres, mais permet surtout
à cet espace de devenir le nôtre.

Dans l'émission qu'elle anime sur France
Culture, *Le Journal de la philo*, Géraldine
Mosna-Savoie explique que : « le chez-soi
se situe précisément entre les objets, entre
les gestes quotidiens :

il est paradoxalement sans
lieu, il enrobe les lieux ⁷ ».

Notre corps s'habitue aux
gestes que nous faisons

au quotidien, jusqu'à ce qu'ils

deviennent des automatismes. Quand
on change d'espace d'habitation, notre
corps doit s'habituer à de nouveaux gestes,
comme trouver les interrupteurs des pièces
sans réfléchir à l'endroit où ils se trouvent.

Il faut aussi s'adapter aux nouveaux bruits
qui nous entourent : les voitures qui défilent
dans une rue passante, les vibrations de
la chaudière, les pas des voisins. Pendant
le processus d'appropriation d'un lieu,
on doit apprendre à vivre avec les failles

de celui-ci. « Vivre, c'est passer
d'un espace à un autre
en essayant le plus possible
de ne pas se cogner. ⁸ » Être

chez soi, c'est ne plus tâtonner le long
des murs pour trouver les interrupteurs.

⁸ Georges Pérec,
Espèces d'espaces,
éditions Galilée, 1974

⁷ *Le Journal de la philo*,
*Qu'est-ce qu'être chez
soi ?*, Géraldine Mosna-
Savoie, France Culture,
24 février 2020

S'être approprié un livre, c'est aussi connaître les gestes qui permettent de le manipuler et de le lire. Avant la première lecture, nos mains découvrent l'objet : sa taille, son poids, son ouverture ou encore la texture du papier. Ouvrir un livre à la page où commence le texte, retourner l'ouvrage quand on sait que le texte est orienté différemment, aller directement à la fin de l'ouvrage pour y trouver les notes : tous ces gestes, nous les connaissons lorsque l'ouvrage nous devient familier.

Nous pouvons voir tous les jours à la télévision, dans la presse ou sur internet, tout le fétichisme qui existe autour de l'espace d'habitation. Que ce soit dans les émissions de recherche ou de vente immobilière, les magazines de décoration, les tutoriels (de décoration, de ménage, de rangement), les photos d'intérieurs à la mode sur les réseaux sociaux ou encore les jeux vidéo où l'on peut construire et aménager une maison (les *Sims*), la quête de l'habitat modèle est partout.

« Mona Chollet,
Chez soi, une odyssee
de l'espace domestique,
éditions Zones, 2015

« À tout âge, de nombreux êtres humains semblent éprouver le besoin de jouer avec des représentations d'habitations idéales, de se projeter dans des espaces imaginaires. ⁹ » La sphère de l'influence véhicule des images d'intérieurs à la mode et parfaitement rangés comme si cela était la norme. Mais alors comment

investir réellement cet espace qui nous appartient alors que nos intérieurs n'ont jamais été aussi similaires qu'aujourd'hui ?

L'exposition *Home Stories* qui s'est tenue en 2021 au musée du design de Gand en Belgique retrace l'histoire domestique de ces cent dernières années. Elle met en lumière des intérieurs qui représentent les changements en termes de conception et de design. Depuis les années 1950, l'espace domestique se transforme en ressource précieuse et représente la liberté des individus. On casse les conventions, l'espace d'habitation se module et se libère pour intégrer les changements de cette société en pleine mutation.

Au milieu de grands designers, l'exposition nous parle de l'enseigne *IKEA* et notamment de ses catalogues et sa célèbre étagère *Billy*. Les prix de plus en plus abordables du mobilier et de la décoration d'intérieur permettent de s'offrir un chez soi à nos goûts même avec peu de moyens. *IKEA*

est l'une des « rares entreprises à avoir autant marqué les intérieurs actuels du monde occidental.¹⁰ » Au sein de ses magasins, on peut

retrouver des mini chez soi qui permettent aux clients de se projeter dans un nouvel appartement avec décoration. Ses meubles bon marché, qui reprennent les formes de créations de grands designers, « sont devenus des biens de consommation facilement interchangeables.¹¹ » ^{n Ibid}

¹⁰ Cartel de l'exposition *Home Stories, Ikea - Suède - depuis 1943, musée du design de Gand, juillet 2021*



Exposition Home Stories, Ikea - Suède - depuis 1943, musée du design de Gand, juillet 2021

Nous avons tous déjà retrouvé un meuble ou un objet que nous possédons dans l'intérieur de quelqu'un que l'on connaît. Comment constituer un chez soi qui nous est propre avec des meubles que des milliards de personnes possèdent ? Dans la boutique du musée de Gand,

¹² Isabelle Bruno et Christine Baillet, *Réinventer IKEA*, éditions Hoebeke, 2015

un livre intitulé *Réinventer IKEA*¹² a attiré mon attention. Ce petit manuel présente quelques exemples visant à personnaliser, voire détourner l'utilité d'objets achetés dans l'enseigne suédoise. Une bibliothèque devient alors un îlot central de cuisine ou encore une commode. Après tout, ce n'est pas parce que l'on va acheter la même table basse, ou la même cuisine que notre voisin, qu'elle rendra la même chose chez nous. Ce qui fait ce chez nous c'est la manière dont nous l'avons

structuré, dont nous utilisons les meubles, avec quels autres meubles nous les avons associés, avec quels objets, quelles couleurs. Le chez soi est une atmosphère qui se dégage de par ce qu'il contient et la manière dont il est présenté.

Un autre projet abordé dans l'exposition, qui concernait l'optimisation de l'espace, a attiré mon attention. L'augmentation du prix de l'immobilier et des loyers a fait émerger des réflexions sur le rangement et les espaces modulables. On trouve de plus en plus de livres ou de vidéos qui donnent des conseils sur la manière de ranger sa maison, mais également pour la décorer. On peut citer le succès de Marie Kondo, jeune consultante japonaise, qui aide des familles à ranger leur lieu de vie. Sa méthode où tout est plié au carré et où tout objet possède une place renvoie une image très idéalisée et figée du lieu de vie. L'exposition nous présente le travail d'une agence d'architecture espagnole

¹³ Cartel de l'exposition Home Stories, Elii - Yojigen Poketto, musée du design de Gand, juillet 2021

nommée *Elii*, « qui met souvent à l'honneur des équipements intégrés et des aménagements modulables. ¹³ » Y est

présenté le projet *Yojigen Poketto*, un appartement de 33m² dont les rangements sont cachés un peu partout, dans les murs, le sol, sous le lit ou encore sous les marches d'escaliers. « La disposition des différents espaces crée deux zones à atmosphères bien différentes. ¹⁴ »

¹⁴ Ibid

Les couleurs claires des équipements ¹⁵ Ibid permettent à « cet appartement à la surface modeste d'offrir une impression d'espace. ¹⁵ » On peut alors se demander si l'appartement, une fois habité, avec ses occupants et leurs effets personnels, permet vraiment une utilisation et une circulation fluide au sein de ce lieu de vie. Ce lieu qui dispose déjà de tous ses meubles laisse-t-il beaucoup de possibilités pour la personnalisation ?



Elii, Yojigen Poketto, 2017, elii.es



*Elij, Yojigen Poketto,
2017, elii.es*



Après les confinements qui ont ponctué l'année 2020, le retranchement chez soi a accentué la volonté d'amélioration de l'espace de vie. Se sentir bien chez soi est encore plus important, l'espace a pris une nouvelle dimension aux yeux de tous. C'est une chance de pouvoir construire sa propre maison, ce qui reste un moyen de concevoir un lieu qui nous ressemble et qui est adapté à nos besoins. Je mesure l'importance d'un tel projet par les photos de construction qui ont leur place dans les albums de photos de famille.









L'architecte et designer Ken Isaacs (1927-2016) est connu pour avoir travaillé sur l'autoconstruction du lieu de vie. Dans un contexte d'après Seconde Guerre mondiale où l'on cherche à amener plus de confort au foyer tout en l'expérimentant, il cherche des solutions aux défis spatiaux et environnementaux. Pendant ses études, il développe un système d'unités modulaires

¹⁶ Susan Snodgrass,
Dans la matrice :
le design radical de
Ken Isaacs, éditions
Sombres Torrents, 2020

« englobant les fonctions multiples de meubles et d'habitation ¹⁶ » qu'il appelle Living Structures. Ce projet lui avait permis à lui et

à sa femme de « convertir leur appartement d'une pièce en une sorte de petite maison à deux étages ¹⁷ ».

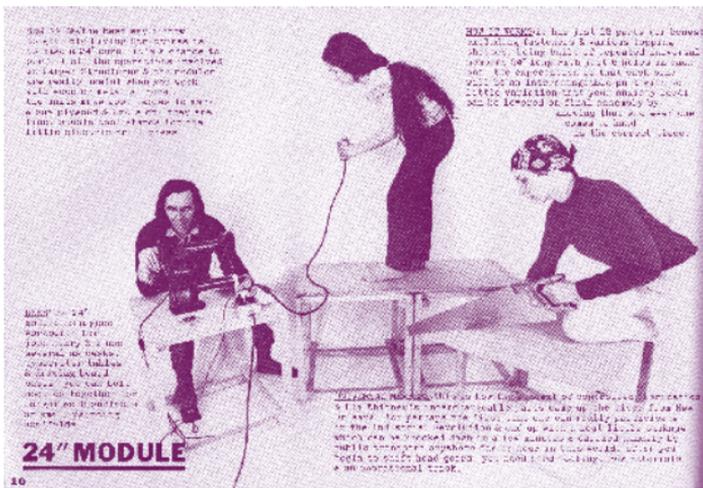
Pour la conception de ses modules, « il utilise une matrice, un système de grilles en trois dimensions qui constitue le concept central de son œuvre. ¹⁸ »

^{17,18} Ibid

En 1974, il a édité un mode d'emploi, *How to Build Your Own Living Structures*, dans le but de rendre ses unités modulaires accessibles à tous sur le principe du *do it yourself*. À partir d'une liste d'outils et de matériaux simples, il explique le processus permettant de créer un module en fonction des besoins de chacun. Tout en restant sur des formes similaires, les *Living Structures* restent personnalisables à l'infini quant à leur montage ou à leur esthétique.

En éditant ce manuel, Ken Isaacs participait à un mouvement plus large qui est celui de l'autoédition reposant

sur le même esprit bricoleur et la même esthétique artisanale que ses unités modulaires. Tout comme l'habitant peut devenir l'architecte de son habitat, l'auteur peut devenir l'éditeur pour diffuser son écrit et décider de toutes les étapes de la chaîne graphique. Faire, c'est alors devenir celui qui crée pour adapter l'espace aux différents besoins.



Ken Isaacs,
How to Build
Your Own Living
Structures, 1974

Le livre
et son
hospitalité

Pendant les journées du patrimoine, le Centre Pompidou - Metz accueillait le projet *Traduire l'hospitalité* mené par le collectif PEROU (Pôle d'Exposition des Ressources Urbaines), qui travaille sur la conception d'un navire aidant les migrants perdus en mer à traverser la Méditerranée. Ses problématiques principales étaient : comment accueillir au mieux des personnes en détresse et comment traduire, par le design et le graphisme, l'hospitalité envers des personnes qui viennent de différents pays et qui parlent différentes langues ?

On pouvait observer cette conception à travers différents champs de recherches comme l'architecture, le design, le graphisme, le droit, le développement durable notamment. Les membres du collectif invitaient les visiteurs à participer au projet soit sur le design du bateau (idée de couleurs, de formes ou de nom) mais aussi en matière d'aménagements qui pourraient être utiles à l'accueil des migrants. Les idées étaient alors exposées sur un plan à disposition des visiteurs ou sous forme d'échanges enregistrés par les organisateurs.

J'ai pu assister à un échange avec une visiteuse qui répondait à la question : « Quel(s) souvenir(s) avez-vous du foyer de votre enfance ? Comment se traduisait l'hospitalité pour les personnes extérieures ? » Elle répondit qu'elle était issue d'une famille nombreuse

à la campagne et que les amis de la famille venaient et repartaient comme ils le souhaitaient. La maison était un lieu de rencontres chaleureuses et c'était dans cette liberté de venir et de repartir qu'était l'hospitalité chez eux.

Je me suis alors posé moi-même la question. Je n'ai pas le souvenir que beaucoup de monde venait à la maison sans y être invité pour un événement précis, comme les anniversaires ou les fêtes. Ce qu'évoquait la visiteuse me rappelle ce que j'ai pu observer chez mes oncles qui vivent dans des petits villages à la campagne où les voisins vont et viennent à n'importe quel moment comme s'ils étaient chez eux. J'admirais beaucoup ce sens de l'accueil et du partage qu'ils avaient et que je ne retrouvais pas autant chez mes parents.

« Le petit toit que forment les livres lorsqu'on les entrouvre, tranche tournée vers le ciel, est le plus sûr des abris.¹ »
C'est à la suite de cette citation de l'écrivaine Chantal Thomas que Mona Chollet explique son rapport à l'hospitalité.

« Je vis dans un appartement exigu, encombré et peu confortable. Je ne suis ni une grande bricoleuse ni une grande cuisinière [...]. Mes capacités à exercer une hospitalité concrète sont des plus limités. Mais je serais comblée si certains lecteurs pouvaient trouver dans les pages qui viennent un abri de cette sorte² ».

¹ Chantal Thomas, *Souffrir*, éditions Payot, 2004

² Mona Chollet, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, éditions Zones, 2015

Le livre est un abri dans lequel de nombreuses personnes aiment se retrancher pour passer un bon moment, se changer les idées, se reposer mais aussi s'instruire. Comment construire l'espace du livre de telle façon que le lecteur s'y sente bien accueilli ? L'entrée dans le livre doit se faire le plus simplement possible. Comme on rangerait notre entrée de tout ce qui l'encombre afin que les invités y laissent leurs chaussures et leur veste, il faut que leur lecteur sente la place qu'on lui laisse dans le livre et dans le texte. Il est important de lui donner des repères, comme un état des lieux des différentes parties de l'ouvrage avec le sommaire. C'est dans la mise en page que réside aussi la place qui lui est laissée, grâce à la hiérarchisation des informations par exemple, avec différents traitements des différentes parties du texte. La respiration entre les différentes parties permet de les fragmenter mais aussi de laisser une pause au lecteur comme entre les différents plats d'un repas copieux.

Mettre en page c'est mettre en scène le texte. C'est faire entrer le lecteur dans ce qu'a voulu transmettre l'auteur, le faire entrer dans le récit. C'est comme si celui-ci habitait le contenu le temps de sa lecture, comme s'il l'explorait. Mais alors comment est l'intérieur de ce livre ? Bien rangé, avec un sommaire qui détaille chaque couloir, chaque pièce et

chaque placard ? Ou bien préfère-t-on ne donner aucune indication au lecteur pour qu'il déambule et se perde (au risque qu'il se perde trop) dans le récit ?

Quels sont les livres dans ma bibliothèque dans lesquels je me suis sentie le mieux accueillie ? Les pages qui suivent présentent trois ouvrages dont j'ai particulièrement apprécié le travail éditorial.

Titre : Initium Maris
Auteur(s) : Nicolas Floc'h
et Artconnexion
Éditeur : GwinZegal
Date : septembre 2020
Impression : Média Graphic, Rennes
Format : 12 x 15 cm
ISBN : 979-10-94060-31-5
Prix : 5€

L'ouvrage *Initium Maris*, Carnet de bord retrace une mission photographique le long des côtes et des îles bretonnes, dans le but de représenter les espaces sous-marins à une époque où le climat change. Ce projet a été mené par le photographe Nicolas Floc'h accompagné d'équipes scientifiques.

Le petit format ainsi que la couverture sobre mais élégante de cette édition m'ont intriguée. J'aime la typographie utilisée ainsi que l'impression argentée. La couverture est ornée de petits points dont on comprendra la signification plus tard.

Ce que j'ai apprécié tout particulièrement dans ce livre c'est la manière dont les photographies sont mises en page, liées avec le lieu où elles ont été prises. Un peu avant la fin de l'ouvrage, le photographe nous explique sa démarche. Il énonce les liens

qui peuvent unir l'art et la science et comment ses photographies permettent de comprendre et de représenter le monde. Selon lui, « pour pouvoir considérer un espace, nous devons pouvoir l'appréhender et c'est au travers des représentations qui en sont faites qu'il existe. » Tout comme son travail photographique, l'espace des doubles pages a su mettre en valeur cette immensité sous la surface.

Des cartes, sur les pages de gauche, accompagnent chaque cliché. Celles-ci permettent aux lecteurs de visualiser l'endroit où a été prise la photographie et de retracer visuellement le parcours du photographe. On retrouve alors les petits points présents sur la couverture, qui indiquent ces lieux précis.

Présentées horizontalement sur la page de droite, les photographies invitent le lecteur à retourner l'objet. Malgré le petit format de l'édition, les photographies sont immersives. Le traitement en noir et blanc et la photogravure font ressortir les matières mais aussi la lumière. Les rayons du soleil qui traversent la surface de l'eau éclairent tous les détails et nous plongent dans cet univers sous-marin.

Initium Maris

Carnet de bord

2019

I/III





Titre : 100 Coolglofs
Auteur(s) : Sonia Verguet
Éditeur : Keribus éditions
Date : juin 2021
Impression : Jelgavas
Format : 16 x 22 cm
ISBN : 979-10-91713-15-3
Prix : 24€

Le livre *100 coolglofs* s'intéresse à cette pâtisserie emblématique d'Alsace qu'est le kouglof et propose des interprétations du célèbre gâteau, drôles et parfois audacieuses.

Le dos de l'édition est plutôt classique, mais c'est le jeu de mots du titre qui m'a intriguée. La couverture n'a rien à voir avec le dos. Une image au centre et la répétition du mot *kouglof* en fond comme motif illustrent le sujet principal. L'utilisation du gaufrage et du vernis sélectif met en relief cette image du moule et apportent de la texture à la couverture.

Dans les premières pages, l'autrice Sonia Verguet explique le but de ce livre. Pour elle, contrairement à d'autres pâtisseries françaises, la recette du kouglof a été très peu revisitée. Pourquoi ne pas amener d'autres ingrédients dans ce moule si particulier ? C'est ainsi qu'elle s'est

amusée à pousser son observation en proposant des versions, loufoques, du kouglof.

Les choix et l'utilisation de la typographie accompagnent bien le côté comique de l'ouvrage. Je repère un caractère grotesque assez imposant, et un caractère à empattements plus moderne et assez fin. En page de garde, on distingue le motif typographique présent sur la couverture. Plusieurs colonnes répètent le mot kouglof et se déforment au milieu de la page pour faire référence à la forme du moule. Le caractère à empattements utilisé sur les pages de texte rappelle l'aspect traditionnel évoqué par ce sujet. Entre différentes parties, on retrouve sur des doubles pages colorées des citations importantes des textes se trouvant au début de l'ouvrage. Celles-ci permettent de faire des pauses entre différentes séquences d'images.

La mise en forme des textes dans l'ouvrage a su entourer ce sujet quelque peu décalé de manière originale, tout en restant sobre aux côtés d'images très colorées.

100 COOL GLOFS



CUISINER LE KOUGLOF AUTREMENT

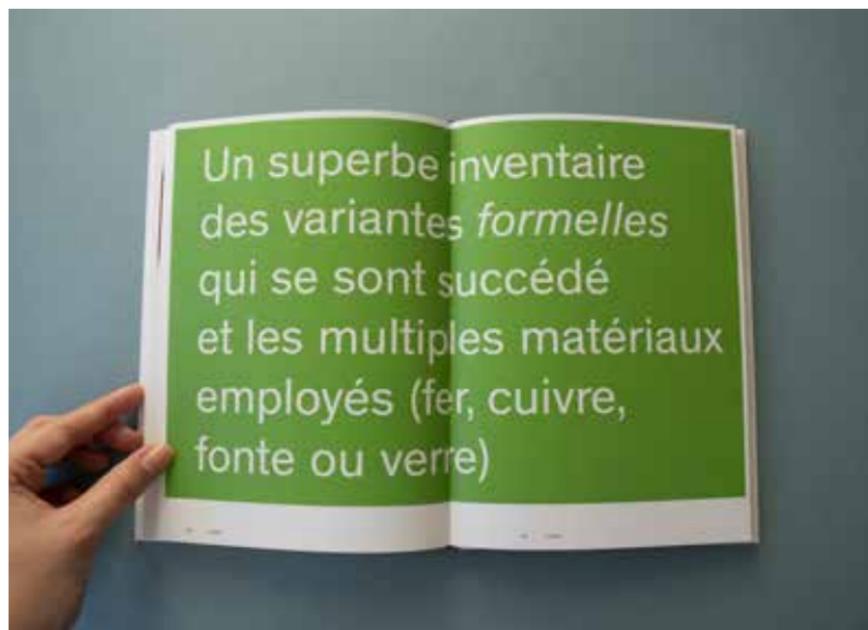
SONIA VERGUET

Et la recette originale
de PIERRE HERMÉ

K







Titre : Charlotte Perriand

Auteur(s) : Laure Adler

Éditeur : Gallimard

Date : août 2019

Impression : Graphicom

Format : 17 x 24 cm

ISBN : 978-2-07-284765-3

Prix : 29,90€

Cet ouvrage retrace la vie de Charlotte Perriand, architecte, designer mais aussi photographe du 20^e siècle. Longtemps dans l'ombre du Corbusier, ce livre met en lumière son travail, sa bienveillance à l'égard des populations modestes ou son souci de la condition des femmes. On observe alors les périodes importantes de sa vie par le biais d'une centaine de photographies.

La jaquette de l'ouvrage est particulièrement travaillée. La photographie de Charlotte Perriand affichant un grand sourire est imprimée en pleine page, en argenté sur papier noir et donne un aspect très précieux au livre. La typographie utilisée possède des formes géométriques qui rappellent le design des années 1960. Les deux volets de la jaquette sont habillés de citations de Charlotte Perriand. La couverture, elle, est plus sobre mais tout aussi remarquable.

J'aime la façon dont a été séquencé l'ouvrage avec les textes et les photographies. Après une page de garde noir irisée, l'édition commence directement par une série de clichés qui s'étend sur une vingtaine de pages. On retrouve l'image de la couverture et d'autres photos de Perriand en train de travailler, d'échanger avec différentes personnes, ou encore une où elle est allongée sur l'une de ses créations, *La Chaise longue basculante*. On trouve ensuite la page de faux-titre suivie du premier texte. Je remarque que les écrits et les photos ne sont pas imprimés sur le même papier pour assurer une meilleure lisibilité et qualité.

La manière dont sont agencées les images sur les doubles pages crée du rythme : parfois en pleine page, deux images sont placées symétriquement, deux clichés se répondent en diagonale ou plusieurs images sont dispersées judicieusement. On suit chronologiquement la vie de l'architecte, de la première à la dernière page de l'ouvrage. En effet, le colophon n'est pas placé en toute fin. Comme la page de faux-titre, ce dernier se trouve entre deux séries de clichés. J'aime toute cette place qu'a accordée l'éditeur aux photographies et la manière dont elles guident la lecture de la vie de Charlotte Perriand.





Choisir le bon appartement

Pour choisir le bon appartement, l'essentiel est d'avoir bien défini ses critères, cela aide en effet à filtrer les centaines d'annonces disponibles. Choisir une zone géographique, une superficie, un prix, le nombre de pièces, le style, le nombre d'étages, la possibilité d'avoir un extérieur ou non : tous ces critères dépendent de nos vies, de nos moyens, de nos besoins et de nos habitudes. Quel va être le lieu qui réunit le tout ? Existe-t-il ?

Une fois les critères ajoutés à la recherche, les photos publiées permettent de faire une seconde sélection. Certains annonceurs négligent ce point, « alors que l'on passe en moyenne 60% de notre temps de recherche à analyser les photos des annonces » selon le site *Seloger.com*.

Certaines images font appel à l'imagination et à l'ouverture d'esprit. Il y a les photos floues prises sur le vif, celles surexposées ou au contraire trop sombres. Il y a les photos qui mettent plus en valeur l'affreux carrelage des années 1970 plutôt que la salle de bain en elle-même. Il y a aussi des annonces avec seulement une image, la cuisine, la façade du bâtiment ou encore son plan d'élévation. Certaines peuvent paraître un peu trop parfaites pour refléter la réalité.

Avec mes connaissances en photographie, il m'est difficile de croire que l'appartement sera aussi grand et lumineux que ce que les clichés projettent. Je pèse alors le pour et le contre de chacun, en me fiant principalement aux photos, en risquant de passer à côté de certains qui sont peut-être superbes mais dont je ne vois pas le potentiel par les annonces.

La couverture des livres n'a-t-elle pas parfois la même influence ? Je sais que je veux un nouveau livre car j'ai terminé le précédent, ou je viens flâner régulièrement pour dénicher les nouveautés. Soit je recherche un ouvrage précis, un genre littéraire défini, des auteurs bien précis, une maison d'édition en particulier. Même avec une recherche détaillée, la couverture peut parfois nous influencer, c'est son rôle : attirer le regard. Certains sont plus attirés par les couvertures sombres et mystérieuses, ou celles pétillantes et colorées, d'autres se réfèrent à l'emblématique couverture de Gallimard. En ce qui me concerne, j'aime les couvertures comportant des jeux typographiques. Évidemment, le type de livre

que je choisis porte souvent sur le design mais même lorsque ce n'est pas le cas, j'aime voir la manière dont sont utilisés les caractères. J'apprécie également les couvertures plus complexes, avec des jaquettes par exemple. Gérard Genette, théoricien et critique littéraire, dans son ouvrage *Seuils*, décrivait la jaquette comme « une annexe de la couverture [...] dont la fonction est d'attirer l'attention par des moyens plus spectaculaires qu'une couverture¹ ».

J'aime alors comparer les deux et parfois découvrir une couverture étonnante derrière une jaquette plus simple.

¹ Gérard Genette, *Seuils* (1987), Paris, éditions du Seuil, 2014

La couverture de la dernière édition de *The Best German Book Design* ne dissocie pas la jaquette de sa couverture. Par la transparence du papier, un jeu typographique sur la jaquette se superpose aux caractères présents sur la couverture. Jan Tschichold, dans son ouvrage *Livre et typographie*, considère que « la place des jaquettes est dans la corbeille à papier² ». Dans *The Best German Book Design*, elle est collée au dos du livre, ce qui lui ôte le côté éphémère ou de *protection* qu'elle peut avoir. Elle fait partie intégrante de l'ouvrage. Mais est-ce que la couverture reflète toujours bien ce que l'on peut retrouver à l'intérieur ?

² Jan Tschichold, *Livre et typographie* (1994), éditions Allia, 2018





91

Choisir le bon appartement

C'est lors des visites que l'on mesure si la description et les photos de l'annonce sont proches de la réalité. Il n'y a plus l'effet du grand angle, plus de retouches sur la luminosité ou d'effacement des défauts. Je vois comment sont agencés les espaces, la taille des pièces, la véritable luminosité, l'état des murs et des sols. Je ressens la superficie, les odeurs, la température, l'humidité ou encore les bruits environnants. La manière dont sont agencés et cloisonnés soixante-dix mètres carrés influe sur la façon dont je perçois l'espace de vie. C'est en circulant dans le lieu que je me rends compte en très peu de temps s'il conviendra ou non. Tout comme la visite d'un nouveau logement,

c'est en entrant dans le livre que l'on mesure si la couverture donne une bonne image du contenu.

Trouver un nouveau chez soi peut prendre du temps, jusqu'au jour où l'on rencontre l'harmonie parfaite avec les concessions que l'on est prêt à faire. On identifie ce que les autres appartements n'avaient pas. On ressent que la personne qui va y vivre avec nous est tout aussi charmée. Les immenses fenêtres baignent l'intégralité de l'appartement dans la lumière. Les différentes pièces sont d'une échelle adaptée à leur fonction. Les murs blancs n'attendent que d'être investis, les mètres carrés d'être envahis.

Cette pièce ci serait plutôt le bureau

On pourrait
mettre
la bibliothèque
par ici,

ton bureau
le long
de ce mur,

le mien
ici.

Le canapé
rentretrait
parfaitement
dans ce coin là,

et donc
la télé ici.

et celle-ci le salon.

Lire et
regarder

Pour trouver la bonne typographie qui donnera à voir un texte, se l'approprier est une étape importante. Le lire, le relire, chercher les définitions de certains mots, parfois chercher d'autres informations sur le sujet. Une fois que l'on s'est imprégné plus amplement du texte, que l'on en perçoit le fond, le genre littéraire, que l'on connaît un peu plus l'auteur, il s'agit de faire ressentir aux lecteurs toutes ces caractéristiques qui s'en dégagent. On a envie que ce soit lumineux, chaleureux, que ce soit ordonné, ou au contraire on cherche à faire transparaître une ambiance plus froide, sombre et troublée. Tout cela dépend du type de texte (un titre, un texte courant) et du support (édition, site internet, affiche...). Qu'est-ce qui met le mieux en scène le texte ? Un caractère remarquable, plus classique, lisible ou difficilement lisible ? Le lecteur se rend compte inconsciemment de la typographie et elle lui saute aux yeux lorsqu'elle est mal employée. Il y a quelques années, ma grand-mère, qui n'a aucune connaissance en typographie, s'étonnait que le journal

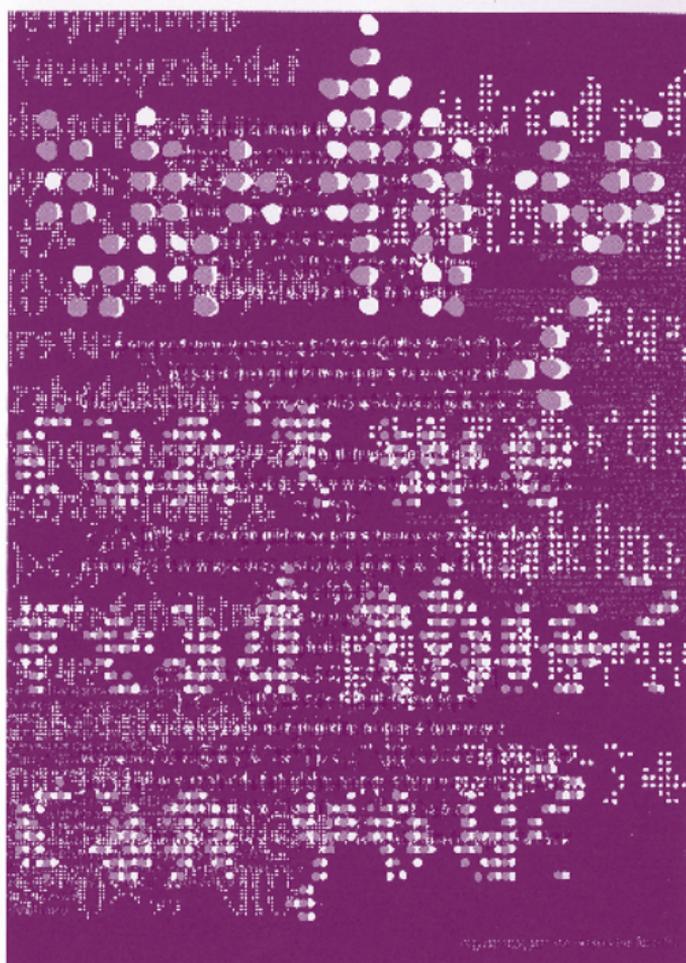
régional qu'elle lisait tous les jours ait changé « d'écriture ». Elle trouvait la nouvelle police plus compliquée à lire. La rédaction avait échangé un caractère classique serif pour une linéale plus contemporaine. L'absence d'empattements et l'encre qui se dispersait dans le papier journal le rendaient en effet plus difficile à lire.

Malgré le goût que l'on peut avoir pour les dernières typographies du moment ou les plus expérimentales, il faut garder en tête leur but premier : donner à lire un texte. Beatrice Warde, dans son ouvrage intitulé *The Crystal Goblet (Le Verre de cristal)*, nous expose une métaphore reliant un verre de cristal sobre, transparent et laissant apparaître la robe d'un grand cru avec un choix typographique qui est plus lu que regardé en tant que tel. Un bon choix, qu'il s'agisse du type de verre permettant de boire un bon vin ou de la typographie utilisée, « révèle, plutôt que de cacher, le chef-d'œuvre qu'il est destiné à contenir¹ ». Il convient alors d'utiliser une typographie lisible, adaptée au type de texte et qui reste transparente aux yeux

du lecteur de sorte qu'il ne bute pas à chaque phrase comme il se heurterait à un meuble mal placé.

Jan Tschichold, dans son ouvrage *Livre et typographie*, explique qu'après « un demi-siècle d'expérimentation [...] on constate que les meilleurs [caractères] sont ou bien les classiques eux-mêmes, ou leurs copies, ou de nouveaux qui ne se différencient pas beaucoup des anciens. ² » Bien que les caractères fondamentaux assurent une bonne lisibilité, la richesse de la typographie d'aujourd'hui ne résiderait-elle pas dans sa pluralité de formes ? « Si nous pouvons lire un texte avec facilité, c'est parce que nos habitudes sont respectées ³ » énonce Tschichold. Comme c'était le cas pour ma grand-mère vis-à-vis de son journal, bousculer les habitudes du lecteur rend visible la typographie. Sans aborder le débat concernant les caractères avec ou sans empattements, les grotesques sont de plus en plus utilisées aujourd'hui, bien que Tschichold les considère adaptées seulement pour « des ouvrages d'une courte durée de vie ⁴ ».

Si certains caractères trop originaux sont voués à se démoder rapidement, tel n'est pas forcément le cas pour les caractères sans empattements. Tout dépend du type de texte et de la mise en page choisie. Le designer David Carson recommandait de « 'ne pas confondre lisibilité et communication. À elle seule la lisibilité ne suffit pas, il faut davantage pour communiquer' ⁵ ». La typographie peut posséder une double lecture, transmettre le message qu'elle écrit mais aussi une atmosphère générale que procurent ses formes. Dans ce cas, les caractères expérimentaux aux formes plus étonnantes, transmettent cette double lecture. Parce qu'ils sont parfois plus compliqués à lire, le lecteur peut passer plus de temps à déchiffrer ces formes car son œil ne peut « lire et regarder simultanément ⁶ ». Il lit et observe ensuite l'apparence du caractère qui devient une image. Les revues comme *Fuse* et *Emigre* ont publié, à partir des années 1980 et 1990, toutes sortes d'expérimentations typographiques.



Just van Rossum, *Flixel*, Neville Brody et Jon Wozencroft (dir.),
*FUSE 1-20, From Invention to Antimatter: Twenty years of
FUSE*, éditions Taschen, 2012

Aujourd'hui, la fonderie *Velvetyne Type* est connue pour ses caractères étonnants. Ces formes inattendues, sans doute vouées à ne pas résister au temps, seront mieux reçues sur des textes courts, ce qui dérangera moins la lisibilité. Pour David Carson, c'est « 'donner libre cours à un graphisme émotionnel, très singulier et non conventionnel'⁷ ». La typographie expérimentale marque le lecteur visuellement et apporte une seconde lecture au texte.

¹ Béatrice Warde, *The Crystal Goblet, or Printing Should Be Invisible*, 1932

^{2,3,4} Jan Tschichold, *Livre et typographie* (1994), éditions Allia, 2018

^{5,6,7} Gerard Unger, *Pendant la lecture*, édition B42, 2015

Typographies *Velvetyne* :

Picnic par Marielle Nils

Bluu Next par Jean-Baptiste Morizot et Julien Imbert

Gulax par Morgan Gilbert et Anton Moglia

CirrusCumulus par Clara Sambot

Le Murmure par Jérémy Landes

Avara par Raphaël Bastide, Wei Huang,

Lucas Le Bihan, Walid Bouchouchi et Jérémy Landes

Pilowlava par Anton Moglia et Jérémy Landes

Anthony par Sun Young Oh

Picnic

Gulax

Cirruscumulus

Le Murmure

Bluu Next

Avara

PELOWLAVA

Anthony

Conclusion,
bibliographie
et colophon

Tous les éléments qui constituent le livre et les espaces qui nous entourent agissent comme des repères, des points d'ancrage. Ils structurent nos déplacements et les instants passés en leur sein. Les choix de l'architecte et du designer graphique influencent l'atmosphère que dégagent ces ouvrages et la manière dont ceux-ci marqueront leurs occupants. La page devient d'une certaine manière un lieu où l'on s'est rendu, où l'on a vécu et dont on mémorise les images. On se souvient d'un paysage, d'une ville que l'on a visitée et dans laquelle on a vécu un moment, on garde en mémoire notre chambre d'enfant ou encore notre premier domicile. Les lieux et l'architecture, eux aussi, nous marquent et nous évoquent des expériences, des temps passés à arpenter leurs couloirs, leurs pièces, leurs rues.

Cet écrit m'a ainsi permis de m'interroger sur le confort que l'on apporte aux lecteurs. Les premiers livres que j'ai lus, les lieux que je visite ou dans lesquels je vis, les livres que j'affectionne : j'observe à quels points ils apportent de l'hospitalité. Aujourd'hui je me questionne sur les limites de ce confort. Comme je l'évoque pour le choix typographique, les formes plus étonnantes et expérimentales bousculent et marquent l'œil du lecteur. Ce travail de recherche et d'écriture me permet donc de remettre en perspective ma pratique du design graphique, en passant de l'espace du livre à l'espace architectural en jouant avec les limites de la lisibilité.

Livres :

Actes du colloque de l'École des beaux-arts de Lyon et de Rennes, *Architecture et Typographie - Quelques approches historiques*, éditions B42, 2011

Adler Laure,
Charlotte Perriand,
éditions Gallimard,
collection Livre d'Art, 2019

Brogowski Leszek,
Éditer l'art : le livre d'artiste et l'histoire du livre, éditions Incertain Sens, collection grise, 2016

Chollet Mona,
Chez Soi - Une Odyssée de l'espace domestique, éditions Zones, 2015

Le Corbusier,
Vers une Architecture,
édition Champs arts, 2008

Dusset Éric
et Laucou Christian,
Du Corps à l'Ouvrage - Les mots du livre,
éditions La Table Rondes, 2019

El Lissitzky,
Notre livre (U.R.S.S), 1926,
Armstrong Helen (dir.),
Le Graphisme en textes
Pyramys édition, 2011

Faucheux Pierre,
Écrire l'Espace, éditions
Robert Laffont, 1978

Lantenois Annick,
Le Vertige du Funambule,
éditions B42, 2013

Ludovico Alessandro,
*Post-Digital Print - La Mutation
de l'Édition depuis 1894*,
éditions B42, 2016

Melot Michel,
Livre, éditions L'œil neuf,
collection L'âme des choses, 2006

Müller-Brockmann Josef,
La Philosophie de la Grille,
1981, Armstrong Helen (dir.),
Le Graphisme en textes
Pyramys édition, 2011

**Nédélec Julien, Brogowski
Leszek et Noury Aurélie,**
*Sans Niveau ni Mètre, Journal
du Cabinet du Livre d'Artiste,
Ours, colophon, achevé
d'imprimer, n°45, avril 2018*

Pérec Georges,
Espèce d'Espace,
éditions Galilée, 1974

Poe Edgar Allan,
Philosophie de l'Ameublement,
éditions Mille et une Nuits, 2021

Potter Norman,
Qu'est-ce qu'un designer ?,
éditions B42, 2018

Rasmussen Steen Eiler,
Découvrir l'Architecture,
Linteau Éditions, 2002

Rouard-Snowman Margo,
*Massin et le livre : la typographie
en jeu*, Archibooks éditions, 2007

de Smet Catherine,
*Vers une Architecture du Livre -
Le Corbusier : éditions et mises
en page*, éditions Lars Müller
Publishers, 2007

Snodgrass Susan,
*Dans la matrice : le design radical
de Ken Isaacs*, éditions Sombres
Torrents, septembre 2020

Tanizaki Jun'ichirō,
Éloge de l'ombre,
éditions Verdier, 2011

Tschichold Jan,
La Nouvelle Typographie,
1928, Armstrong Helen (dir.),
Le Graphisme en textes
Pyramys édition, 2011

Tschichold Jan,
Livre et typographie,
éditions Allia, 2018

Unger Gerard,
Pendant la Lecture,
éditions B42, 2015

Vassart Sabine,
Habiter, dans la revue *Pensée plurielle*, éditions De Boeck Supérieur, 2006, n°12, p.9 à 19

Warde Béatrice,
Le Verre de cristal,
ou la typographie invisible,
1930, Armstrong Helen (dir.),
Le Graphisme en textes
Pyramys édition, 2011

Zevi Bruno,
Apprendre à voir
l'Architecture, éditions
de Minuit, 1959

Podcasts :

Brice Couturier,

Les idées claires, Le livre numérique : pas le même livre,
France Culture, octobre 2013,
consulté en août 2021

Frédéric Worms,

Le Pourquoi du comment, Comment habiter l'espace ?,
France Culture, 26 novembre
2021, consulté en novembre 2021

Géraldine Mosna-Savoie,

Le journal de la philo, Qu'est-ce qu'être chez soi ?,
France Culture, février 2020,
consulté en août 2021

Géraldine Mosna-Savoie,

Objets inattendus de la Philosophie, La maison, comment se fabriquer un monde ?,
France Culture, 26 novembre 2021,
consulté le 30 novembre 2021

Marie Richeux,

Pas la peine de crier, La Maison» 1/5 : Qu'est-ce qu'une maison ?, France Culture,
septembre 2013, consulté
en août 2021

Olivia Gesbert,

Dimanche, et après ?, Le livre, un paradoxe, et après ?,
France Culture, mars 2014,
consulté en août 2021

Sonia Kronlund,

Les pieds sur terre, *La maison*,
France Culture, mai 2015,
consulté en août 2021

Sylvain Bourmeau,

La suite dans les idées,
La présentation de chez soi
(dans *la vie culturelle*), France
Culture, octobre 2016, consulté
en août 2021

J'aimerais remercier toutes les personnes qui m'ont accompagnées pour ce mémoire et durant mon parcours à l'ÉSAL : **Bénédicte Duvernay**, pour m'avoir aidé à rédiger cet écrit ainsi qu'à **Léo Coquet**, pour m'avoir aidé à l'affiner et à le structurer. **Émilie Pompelle**, pour son investissement et sa bienveillance tout au long de mon parcours. **Elamine Maecha** pour son implication et ses conseils avisés notamment sur la mise en page de cette édition. **Agnès Geoffray et Constance Nouvel** pour leur regard sur mon travail photographique. **Céline Kriebs**, pour son enthousiasme, sa présence et son soutien. **L'ÉSAL** pour toutes les opportunités qu'elle m'a présentées.

Pour finir je voudrais remercier mes proches. **Robin Vicente**, qui m'épaule et me soutient au quotidien. Ma sœur **Julie Lampaert**, qui a relu et corrigé ce mémoire. **Camille Bauer, Mathilde Godard, Émilie Thomas, Marine Girot**, pour la joie qu'elles ont apportée à ces années d'études. **Anouk Barrié**, pour l'énergie et l'enthousiasme qu'elle apporte à la fin de ce parcours.

Habiter la page
Sarah Lampaert

Mémoire de DNSEP
Communication, mention
Arts et langages graphiques

**École Supérieure d'Art
de Lorraine, Metz**

Directrice de recherche :
Émilie Pompelle
Directrice de mémoire :
Bénédicte Duvernay

Mars 2022

Impression :
**École Supérieure d'Art
de Lorraine**

Typographies :
Work Sans - Google Font
Sprat - Collecttivo

Papier :
**Arena Natural Bulk 120g -
Fedrigoni**

**© Sarah Lampaert / École
Supérieure d'Art de Lorraine,
2022**

École Supérieure d'Art
de Lorraine
1, rue de la citadelle
— 57000 Metz — France
metz@esalorraine.fr
esalorraine.fr

